

**LE MONDE**

---

22 décembre 2025

UN APÉRO AVEC...  
FABIENNE VERDIER

Chaque semaine, «L'Epoque» paie son coup. L'artiste raconte sa quête silencieuse de l'essence du vivant, entre peinture et voyage intérieur



«J'essaie, dans mes tableaux, de devenir le sujet que je traite»

Virginie Larousse

Au Café Varenne, à Paris 7<sup>e</sup>, le 21 novembre.  
LOUISA BEN  
POUR «LE MONDE»



DU TAC AU TAC

► **VOTRE PRINCIPALE QUALITÉ ?**  
«La réceptivité»

► **VOTRE ALIMENT PRÉFÉRÉ ?**  
«La patate douce: elle m'a sauvée en Chine!»

► **LA DERNIÈRE EXPO QUE VOUS AVEZ VUE ?**  
«Gerhard Richter», à la Fondation Louis Vuitton»

► **LE DERNIER CONCERT OÙ VOUS ÊTES ALLÉE ?**  
«Un concert de clavecin de mon ami Bernard Foccroulle»

► **VOTRE ANIMAL TOTEM ?**  
«Mon chat, Céleste»

Les premiers frimas de l'automne sont arrivés dans la capitale, alors l'accueil se devait d'être chaleureux. «Prenez un grog!», nous recommande Fabienne Verdier en se préparant pour la séance photo – une «torture» pour cette grande timide, qui a caché ses longs cheveux châtain sous une casquette gavroche. Elle-même a commandé le breuvage hivernal. Il refroidira gentiment dans un verre dentelé sans que la peintre, absorbée par la conversation, ait le loisir de le siroter.

Si elle mène une vie austère dans le village du Vexin où elle s'est installée avec famille et pinceaux dans les années 1990, l'artiste vient régulièrement à Paris en fin de semaine, «pour visiter des expos ou pour des rendez-vous». Et aussi pour voir son fils Martin, qui habite tout près du Café Varenne, dans le 7<sup>e</sup> arrondissement, où elle nous a donné rendez-vous un vendredi en milieu d'après-midi. Elle fait confiance aux serveurs pour lui apporter de «bons petits plats» dans un décor bistrot, entre bouteilles de vin fixées aux murs, tels des trophées, et collection de pichets pour anisette multicolores.

Le joyeux tumulte de l'endroit la réjouit. «Venir ici est comme une récréation, il y a un bruissement d'humanité que je trouve vraiment sympathique, s'illumine-t-elle. Cela me permet de sortir de cet état de concentration extrême qu'exige la peinture, de cette ascèse solitaire». D'ailleurs, elle adresse volontiers des sourires de connivence aux touristes américaines, intriguées par l'effervescence que nous mettons tout autour de nous.

Le reste du temps, Fabienne Verdier est cette «passagère du silence» dont elle a raconté l'histoire dans un livre du même nom sorti en 2003, et que les éditions Albin Michel ont publié en version collector le 1<sup>er</sup> octobre, enrichie et illustrée de nombreuses photos (372 pages, 34,90 euros). En 1983, âgée de 21 ans, elle quitte l'Ecole des beaux-arts de Toulouse pour le fin fond de la Chine communiste, avec l'espoir d'étudier les secrets de la peinture traditionnelle chinoise dans le Sichuan. «Une force tellurique me poussait à m'envoler, observe celle qui est devenue une figure majeure de l'art contemporain. Je sentais qu'il y avait un autre état d'être au monde possible.»

Sévère désillusion à son arrivée: les artistes de cette veine ancienne ont été mis au rebut par le régime maoïste, qui les juge élitistes, au profit de représentants du réalisme socialiste. «Parce qu'ils avaient interdiction de pratiquer, ils peignaient avec le doigt sur la buée d'un carreau, ou avec un bâton sur la terre. Leur force d'âme et leur liberté de pensée au cœur d'un système totalitaire m'ont bouleversée», se remémore-t-elle. À force d'obstination, elle parviendra à convaincre un vieux lettré taoïste, maître Huang Yuan, de lui transmettre son art.

«Mademoiselle Fa», comme l'appelaient les Chinois, consacra dix ans de sa vie à cette initiation. «J'étais la seule étudiante étrangère dans une des villes

les plus peuplées de Chine, Chongqing. Plus personne ne souhaitait venir dans ce pays totalitaire. C'était dur.» La jeune Française tient bon. Elle apprend à manier le pinceau-réservoir d'encre à la verticale, s'exerce à tracer des traits pendant des mois, recluse dans une minuscule chambre d'étudiante, à observer les nuances du noir, du lavis le plus pâle à la teinte la plus intense. Des symphonies monochromes qui la conduisent, lentement, à «poir [les] prétentions, [les] vanités».

Cet amour têtard pour l'art pictural remonte à l'enfance, qu'elle évoque sans s'attarder. Des parents divorcés quand elle avait 6 ans, une grande fratrie. Lorsqu'elle se rendait chez son père, à Paris, le week-end, il emmenait la petite troupe faire du patin à roulettes au Trocadéro. «On passait notre temps à aller voir des tas d'expos, et je n'ai eu envie de vivre que dans cet univers-là.» D'évidence, donc, elle n'aurait pas pu faire un autre métier que celui-ci. «Mon maître m'a dit un jour: "C'est ton karma: tu es entrée en peinture comme d'autres en religion"», dit en s'amusant notre interlocutrice, volontiers taquine, une fois perçue la gangue de pudeur qui l'enveloppe. Sa quête: parvenir à retranscrire dans ses œuvres «la spontanéité du vivant, l'expression de l'énergie qui nous anime, d'une intériorité qui résonne avec le monde».

Après l'avoir vue en mouvement autour de son énorme pinceau monté sur un guidon de vélo, au-dessus d'une toile immense maculée de pigments, dans son atelier, on se dit pourtant que Fabienne Verdier aurait pu être danseuse contemporaine. Silhouette longiligne et nerveuse, elle a le physique pour. C'est vrai, remarque-t-elle: «Chaque tableau est une traversée d'espace avec mon corps, qui est également mon pinceau» – des heures de réflexion sur le mouvement qui va lui permettre de «foudroyer la forme». Comme une chorégraphie qu'elle doit patiemment répéter. «C'est par le corps que tout circule. Les pieds ancrés dans le sol, la tête et le pinceau accrochés au ciel, c'est par l'axe du corps que j'insufflé

l'énergie dans la toile, en un surgissement longuement mûri. Saisir l'instant en un trait me fascine.»

Alors que le jour s'étire, notre invitée délaisse le grog éteint et commande un thé vert fumant. De la Chine bien des choses lui manquent – en particulier le «sens de l'amitié» de son peuple, «les conversations sur le pas de la porte, en épluchant des légumes ou en préparant des pâtes, une forme de bouillonnement, le cinéma en plein air, en mâchonnant des graines de tournesol... La vie simple. Cependant, «Mademoiselle Fa» ne ressent plus le besoin de voyager. «Pour moi, le plus grand des voyages, c'est celui de l'esprit, le voyage intérieur» – qu'elle poursuit avec assiduité.

De 8 heures à 13 heures, séance de peinture dans son atelier. Déjeuner puis temps de pause. L'après-midi, elle s'isole dans sa bibliothèque, se plongeant dans des ouvrages de philosophie ou de sciences – avec une prédilection pour les travaux des physiciens et des neuroscientifiques, dans lesquels elle voit des échos à ses propres recherches esthétiques. Telle une abeille faisant son miel, Fabienne Verdier découpe et prend des notes dans ses innombrables carnets, qui, à l'instar de ses pinceaux, ne la quittent jamais.

Régulière sans être monacale, elle termine toujours sa journée «par un petit fond de whisky». «Bon, il ne faut pas que ça dépasse le petit fond, plaisante-t-elle, mais ça m'aide à me détendre.» Le succès ne l'a pas rendue moins exigeante envers elle-même, qui avoue «ne pas se sentir en phase avec le mouvement de l'art contemporain à la mode aujourd'hui». Une quarantaine de ses œuvres grand format sont actuellement présentées à la Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, jusqu'au 8 mars 2026, dans le cadre de l'exposition «Mute». Mot compte double, qui signifie à la fois «silencieux» et «muet», selon qu'on le prononce à l'anglaise ou à la française.

Cette mutation sans bruit à laquelle l'artiste se soumet en permanence: «J'essaie, dans mes tableaux, de devenir le sujet que je traite, de devenir bourgeois, ressac ou souffle du vent. Quand on laisse advenir l'inconnu, l'émerveillement surgit à chaque instant.» Avant de nous quitter, elle sort un de ses petits carnets de son blazer gris. Pêle-mêle y sont retranscrites des phrases qui lui traversent l'esprit, des citations de Victor Hugo, de la poétesse chilienne Gabriela Mistral (1889-1957)... Et celle-ci, de Fernando Pessoa (1888-1935): «Qu'il est bon d'être un fleuve qui s'écoule.» Deux heures ont passé depuis le début de notre entretien. Elle espère ne pas nous avoir déçus, nous la rassurons. La peintre file rejoindre son fils, qui, discrètement, nous a devancés pour régler l'addition. Cette fois, Le Monde n'a pas vraiment payé son coup. Mais le cœur y était.

«MON MAÎTRE  
M'A DIT UN JOUR :  
"C'EST  
TON KARMA :  
TU ES ENTRÉE  
EN PEINTURE  
COMME D'AUTRES  
EN RELIGION"»